

*Albert AYGUESPARSE*

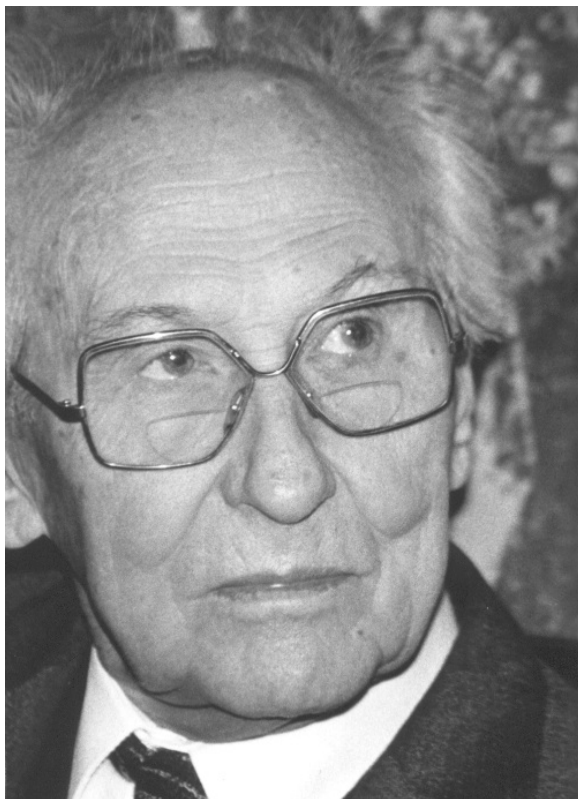


Photo : © J.-L. Geoffroy

**Par Jacques CRICKILLON (1985)  
et Jean-Luc WAUTHIER (ajout 1992)**



**Un questionneur. Marqué profondément par la guerre d'Espagne en laquelle il semble avoir vu une sorte de guerre sainte de la justice contre l'inhumanité, et par la deuxième guerre mondiale ressentie comme un effondrement de ses valeurs philosophiques, Albert Ayguesparse n'a cessé d'interroger l'individu et le monde, de peindre l'âpre combat du solitaire aux prises avec tout ce qui l'étouffe.**

**Une oeuvre d'une rare ampleur dans laquelle la sauvage pression du message primera toujours sur la recherche formelle. Oeuvre branchée sur le siècle, et qui témoigne et qui questionne.**

*Il est temps d'arrêter la roue et les supplices*

*Il est temps de parler même les poings liés*

*Il est temps de crier au milieu des cadavres*

*Il est temps de forcer la cécité des pierres.*

*Les plaies de l'âme (1961)*



## ***Biographie***

Albert Ayguesparse net le 1<sup>er</sup> avril 1900 à bruxelles où il fera carrière dans l'enseignement. D'une exceptionnelle vitalité, d'une curiosité sans relâche, il se jette dès 1923 dans la littérature. Pendant plus d'un demi-siècle, il va écrire une oeuvre vaste et marquante et jouer le rôle d'animateur culturel et de découvreur de talents (notamment par sa revue *Marginales*). Son oeuvre se développe en deux parallèles complémentaires : la poésie et le roman. Alors qu'il découvre quasi d'emblée, avec *D'un jour à l'autre* (1940), la forme et l'ambition de son univers romanesque, sa poésie évoluera graduellement du lyrisme en vers réguliers au questionnement angoissé en vers libre et en prose poétique.

Souvent couronné, membre de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises de Belgique, Albert Ayguesparse a exercé une grande influence sur plusieurs générations d'écrivains.

Albert Ayguesparse, à qui la Poste a consacré un timbre en 2001, est décédé en septembre 1996.



## **Bibliographie**

- *Neuf offrandes claires*, poèmes, Bruxelles, Magniette, 1923.
- *Machinisme et culture*, essai, Paris, Valois, 1931.
- *Derniers feux à terre*, poèmes, Bruxelles, chez l'auteur, 1931.
- *Aube sans soutiers*, poèmes, Paris-Bruxelles, l'Eglantine, 1932.
- *Magie du capitalisme*, essai, Bruxelles, Labor, 1934.
- *Prometteurs de beaux jours*, poèmes, Bruxelles, Labor, 1935.
- *Poème pour trois voix*, Bruxelles, Labor, 1935.
- *La mer à boire*, poème, Paris, Soutes, 1937.
- *La main morte*, roman, Louvain, Éd. Lovanis, 1938.
- *D'un jour à l'autre*, roman, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1940.
- *L'heure de la vérité*, roman, Paris, Julliard, 1947.
- *Notre ombre nous précède*, roman, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1953. Prix Rossel.
- *Une génération pour rien*, roman, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1953. Prix triennal de littérature du gouvernement.
- *Le vin noir de Cahors*, poèmes, Paris, Pierre Seghers, 1957. Prix Camille Engelmann, 1958.
- *Le mauvais âge*, roman, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1959.
- *Poèmes 1923-1960*, préface d'Alain Bosquet, Paris, Éd. Universitaires, 1961.
- *Selon toute vraisemblance*, nouvelles, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1962.
- *Simon-là-bonté*, roman, Paris, Calmann-Lévy, 1965.
- *Albatros à trois heures de retard*, roman, Bruxelles, Éd. Le Rail, 1967. Prix du Rail 1967. Prix Chatrian 1968.
- *L'heure de la vérité*, roman, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1968.
- *Écrire la pierre*, poèmes, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1970.
- *Le partage des jours*, nouvelles, Paris, Saint-Germain-des-Prés, 1971.
- *Les armes de la guérison*, poèmes, Bruxelles, André De Rache, 1973.

- *Pour saluer le jour qui naît*, poèmes, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1975.
- *Obsolètes métaphores*, poèmes, Bruxelles, Marginales, 1978.
- *Les mal-pensants*, roman, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1979.
- *Arpenteur de l'ombre*, poèmes, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1980.
- *Sur les brisants du siècle*, poèmes, Bruxelles, Cyclope-Dem, 1980.
- *Lecture des abîmes*, poèmes, Bruxelles, Le Cormier, 1987.
- *Les déchirures de la mémoire*, Bruxelles, Le Cormier, 1989.
- *La traversée des âges*, poèmes, Amay, L'Arbre à paroles, 1992.
- *L'autre versant*, poèmes 1993-1996, suivis d'un Entretien avec Jean-Luc Wauthier, Châtelineau, Le Taillis-Pré, 2001.

À consulter :

- *Hommage à Albert Ayguesparse*, *Margina* N° 100, avril 1965.
- *Albert Ayguesparse*, par Jacques Belmans, Éd. Pierre Seghers, poètes d'aujourd'hui, 1967.
- *L'oeuvre romanesque d'Albert Ayguesparse*, par Jacques Crickillon, André de Rache, 1970.
- *Lettres vivantes*, La Renaissance du Livre, 1975.
- *La poésie française de Belgique de 1880 à nos jours*, de Robert Frickx et Michel Joiret, Nathan-Labor, 1977.
- *Littérature française de Belgique*, de Robert Frickx et Jean Muno, Éd. Naaman, 1979.
- *Albert Ayguesparse*, dans *La boîte à poèmes*, Éd. Vérités, 1981.
- *Albert Ayguesparse*, de Jean-Luc Wauthier, Bruxelles, Fondation Plisnier, 1987.
- *Pour saluer Ayguesparse (témoignages et portraits)*, réunis par Luc Norin et Jean-Luc Wauthier, Bruxelles, Bernard Gilson, 1991.
- *Œuvre poétique (1923-1992)*, Amay, L'Arbre à paroles, 1994.



## ***Texte et analyse***

### ***Insanes Histoires de la Vie***

*Insanes histoires de la vie,  
Toutes voix tues  
Reste le bruit éternel du sang.*

*Debout sur les désastres des guerres  
Brillent les vains débris du monde,  
Le ciel rempli de fantômes d'aurore.*

*Cachée dans les brouillards des villes,  
La peur fait bouger les engins du rêve.  
Un doigt déchiffre la langue morse  
Des fièvres profondes,  
La litanie des oracles perdus.*

*Tout va se refaire sous nos pas  
Au seul cri du matin  
Et les ruines s'illuminer d'aube.*

*Aube, première aube toujours déchirante,  
Qui construit la journée avec le néant.*

***(Les armes de la guérison)***

Voici l'un des poèmes les plus exemplaires de l'art d'Albert Ayguesparse. En vers libres, les cinq strophes s'organisent en un mouvement ascendant, vision désespérée d'un monde décevant, suivi d'un apaisement à l'annonce de l'aube.

## Strophe 1

Le premier mot, *insanes*, signifie déraisonnable, qui manque de raison, de bon sens. Absurdes donc, ces *histoires de la vie*, ces existences célèbres ou anonymes, tumultueuses ou monotones! Absurdes parce que lorsqu'elles prennent fin (*toutes voix tués*) il ne reste que *le bruit éternel du sang* c'est-à-dire la chaîne ontologique de l'espèce humaine soumise à la fatalité du corps. La première strophe est donc un constat de vanité. Le *sang* triomphe toujours de la *voix*, le corps de l'esprit, et toute ambition est ramenée à la terre. On songe à *tu es poussière et tu retourneras à la poussière*. Début terrible : le poète balaie d'un coup nos illusions.

## Strophe 2

Il y a inversion du sujet : *les vains débris du monde*. Remarquons la répétition sémantique : *vains* qui rejoint *insanes*. *Les vains débris du monde brillent debout* : vanité, faux semblants, poudre aux yeux que ces *débris debout* qui *brillent*. Car l'histoire *insane* est un éternel recommencement, tout édifice humain prenant son assise sur *les désastres des guerres*. Songeons aux grands empires disparus. Et sur ces *vains débris*, sur les *désastres*, *le ciel rempli de fantômes d'aurore*. La guerre est toujours la dernière, l'avenir sera plus beau, plus juste. Le XIX<sup>e</sup> siècle n'était-il pas convaincu que le XX<sup>e</sup> verrait l'épanouissement miraculeux et tant attendu de l'Homme grâce aux progrès de la science! Ce ne sont, dit le poète, que *fantômes d'aurore*, duperies, illusions; notons la liaison entre *fantômes*, *vains* et *insanes*. les oppositions entre *débris* et *debout*, entre *début* et *désastres*, entre rempli et *fantômes*. *Le ciel*, c'est vers lui que les regards humains anxieusement se tournent aux heures d'angoisse. Vous n'y verrez que des *fantômes*, affirme le poète, se fondant sur ses connaissances historiques et sur sa douloureuse expérience personnelle.

### Strophe 3

*Les brouillards des villes* : tout ce qui dans la ville, royaume de la destruction, égare les consciences. *La peur cachée* manoeuvre les engins du rêve, entendez les pièges. C'est la peur qui nous fait rechercher des rêves bon marché, sans grandeur, sources de désillusion et d'abrutissement.

*La langue morse des fièvres profondes* : le langage secret de nos aspirations cachées. *La litanie des oracles perdus* : la longue suite de nos désillusions. Tout cela se déchiffre d'un doigt, timidement peut-être, de peur de trop souffrir, de sombrer dans le désespoir sans retour. Remarquons le lien entre *oracles perdus* et *fantômes d'aurore* (strophe 2).

### Strophe 4

Soudain, une volte face : tout va se refaire sous nos pas. *Les désastres, les débris, les insanes histoires de la vie*, tout va se recomposer, comme si un mauvais rêve se dissipait, *au seul cri du matin*. Et du désespoir va rejaillir, toujours neuve, tenace, l'espérance, la foi en le lendemain lumineux : *les ruines vont s'illuminer d'aube*. Résurrection, oui, mais par la voix : *au seul cri du matin*; c'est le mot qui crée la prochaine aurore, c'est le poème, qui fait renaître.

### Strophe 5

Reprise du dernier mot de la strophe 4, *aube*, qui est répété en tête du premier vers en une sorte de prise d'élan, et en opposition à *toutes voix tues*, aux *désastres*, aux *débris*, aux *fantômes*, au *brouillard*, car il s'agit cette fois d'une aube véritable, comme une ouverture sur un nouveau monde. Et en effet l'aube est toujours nouvelle, toujours *première* – c'est le premier matin du monde et donc *déchirante* parce que sa nouveauté pleine de promesses bouleverse. Et cette aube *construit la journée avec le*

*néant*. Opposition magnifique dans *construire avec le néant*. On songe à Valéry à la fin du ***Cimetière marin*** : *Le vent se lève, il faut tenter de vivre*. Cette strophe de deux vers clôt le poème, et rassemble les deux trajectoires maîtresses : la vanité, le néant, et l'espoir malgré tout, première aube qui construit. Remarquons la structure cyclique du poème, qui se referme comme une boucle, le dernier mot néant renvoyant au premier mot insane. Poème rigoureusement construit (les liens sémantiques, les oppositions, la boucle finale) et cependant très émouvant par son alternance de désespoir et de vouloir vivre, par cette foi en demain que le poète semble s'arracher de ses plus sombres désillusions et qui fait la grandeur humaine.

## **Choix de textes**

### **Le presque jour**

*Loin des légendaires bûchers d'oiseaux,  
Erratique statue de l'ennui,  
Pour rêver, j'amarrais à ta hanche mes errances.*

*Ecumes de la dernière fête  
Sauvées des tenderles du ciel;  
La ville roulait ses chansons mortes  
Entre les hangars suants de rosée.*

*Dans le presque jour, on voyait  
Bouger les mains gantées des égoutiers;  
Ils cherchaient la clé de la vie ardente  
Au milieu des mastabas d'ordures.*

*Spectre fatigué de se perdre,  
Le temps blasphémait et remuait ses chaînes.*

*Je criais des présages dans le vent.  
Les sables de Césarée venaient lécher  
L'aile brisée des mots.*

**(Les armes de la guérison)**

### **La leçon des ténèbres**

*Sous le silence des pierres  
La ville rêve qu'elle survivra.  
Le ciel aride brille plus haut.  
Au-delà de l'ancienne épouvante,  
La mémoire secrète le bonheur  
Avec l'obscur patience du cocon.  
Entre deux guerres, l'herbe repousse,  
La pluie dort dans les citernes,  
L'homme oublie la mort,  
L'amour retrouve son vieux langage.  
À chaque issue du dédale,  
Le monde vient se repaître  
De la rumeur éternelle de la mer.*

**(Les armes de la guérison)**

### **Le rêve oublié**

*Le bonheur n'eut jamais de lumière plus belle  
Que celle de tes yeux, ni l'amour plus de feu.  
Ce soir, avec l'étoile et le vent dans le ciel,  
J'écoute le doux bruit de ton nom qui ruisselle  
Sur la ville distraite et ses toits silencieux.*

*C'est la même chanson qui toujours recommence  
Comme fait l'océan dans ma tête endormie.  
Je t'aime et sur ta bouche une vieille souffrance  
Se noue et se défait et croît dans le silence  
Et la nuit prisonnière entre tes doigts scintille.*

*Est-ce ton coeur qui bat dans ma main refermée  
Sur ton épaule nue? Est-ce ta voix qui mêle  
Le souffle de l'amante aux mourantes fumées?*

*Est-ce l'oeillet de sang de tes lèvres aimées  
Qui a cet éclat vif et soudain étincelle?*

*Mon amie, que veux-tu qu'à la mort je réponde?  
Je regarde briller entre tes cils poudreux  
Le grand rêve oublié des années vagabondes  
Et, dans le beau miroir du ciel, la flamme blonde  
De ton corps détaché de mes bras ténébreux.*

**(Le vin noir de Cahors)**

*Eternelle improvisée  
Mot à mot refaire la semblance  
Le dédale des miroirs troués*

*Ma part de supplice  
Opaque domaine des lombes*

*Fomenteur de rumeur  
L'argot des amants encence*

*Tant d'annonceurs  
Sur les murailles d'orage*

*Déjà s'installe l'épopée  
Eternelle improvisée*

**(Arpenteur de l'ombre)**

(Le jeune Philippe cherche à revoir celle qu'il aime et dont les hypocrisies familiales veulent le séparer).

*Il restait immobile au milieu de la cour, avec, dans tout le corps, cette  
griserie du mauvais sort vaincu. Il ne songeait pas à se dissimuler dans  
les pans d'ombre, à quelques mètres derrière lui. Il s'agissait bien de se*

*caché. Il s'avança, au contraire. On y voyait comme en plein jour, mais il aurait pu se promener les yeux fermés sur cette aire; il en connaissait par coeur les limites, le sol éventré, les ravines, et, dans son dos, cette fontaine et son chuchotis d'eau, son langage obscur de source campagnarde, soudain moqueur quand un coup de vent venait tordre son filet mince et brillant. Il y trempa ses mains, son front brûlant, et leva la tête. Il faillit crier de surprise. En face de lui, les volets d'une fenêtre n'étaient plus fermés. D'une seule fenêtre. Voilà qui est étrange. Qu'il ne l'eût pas remarqué plus tôt, il se refusait à le croire. Par ce clair de lune, cela devait se voir à une lieue, quelqu'un avait dû rabattre les lourds vantaux pendant qu'il dégringolait vers la Foresterie.*

*Il leva la tête vers la fenêtre. Derrière les rideaux de tulle, une ombre vacilla comme une flamme touchée par le vent.*

— *Françoise!*

*Avant qu'il ne l'eût reconnue, ce nom jaillit de sa bouche comme pour retenir, au bord de la plus étrange des nuits, cette apparition. Il appela.*

— *Françoise!*

*Cette fois, l'ombre remua; elle se pencha. Philippe ne vit d'abord qu'une tache, un masque flottant. Les rideaux de tulle se tendirent, devinrent transparents, et le visage de Françoise s'appuya contre la vitre. Il appela doucement.*

— *Françoise! Ne t'éloigne pas. Ouvre.*

*Elle était seule dans la chambre; elle allait ouvrir la fenêtre. Elle ne bougea pas. Une statue. Elle regardait. Que faisait Françoise dans cette maison déserte? Pourquoi n'ouvrirait-elle pas?*

**(L'heure de la vérité)**



(Dans une gare suisse, Lionel, clandestin traqué, à bout de ressources, attend désespérément le secours de Lazarik, son chef de réseau, et peut-être, comme un miracle, l'apparition d'Aurora, son amour lointain, perdu. Au fil de l'attente, il revit sa vie, sa guerre d'Espagne, son amour, ses peurs et ses doutes. Le temps est presque passé, du salut).

*Et Lazarik? Où reste Lazarik? Lionel vide sa tasse. Le café refroidi a un goût d'herbe brûlée. Pendant qu'il serre entre ses doigts un cube de sucre, il regarde les derniers voyageurs, trois vieilles dames précédées d'un porteur, des Anglaises sans doute, elles ont passé l'été dans la montagne et rentrent par la malle d'Ostende. Fini. On va pouvoir tirer le rideau. Non, la porte se rouvre, un douanier vient jeter un coup d'oeil dans la salle, puis disparaît. Des gens s'interpellent dans le couloir, s'approchent. Lionel va voir apparaître Tibor, sa large figure rasée, ses cheveux gris qui s'échappent du béret alpin bleu qu'il porte toujours en voyage, une habitude prise en France. Voici Lortigier à la frontière de la certitude et de la perplexité, de l'infortune et de l'espoir sans cesse renaissant, de l'espoir qui ne veut pas mourir. Etre un jour plus vieux et savoir ce qui sortira de cette alternative ; le salut ou la poisse, la vie au grand jour ou le saut dans l'inconnu. Encore quelques minutes, et Tibor lèvera le bras de son geste familier, un peu théâtral, mais rassurant, un rien protecteur. Lionel baisse la tête, regarde la table, les taches de café, les méandres du bois verni, l'ivrogne qui somnole, appuyé sur ses coudes. De nouveaux voyageurs, des retardataires, pénètrent dans la salle et tout de suite, Tibor est là, il n'y a pas de doute, là au fond, à moitié caché par un grand gaillard qui porte un appareil photographique sur le ventre et une valise à la main, c'est lui, Tibor, cet homme nu-tête, en imperméable foncé, il lève le bras, exactement comme Lionel avait imaginé qu'il le ferait, il contourne les tables, avance de son pas lourd et mesuré, A côté de lui marche une femme, Est-ce Aurora? Ses lèvres remuent, elle parle à Tibor qui lui répond, Lortigier ne voit pas son visage tourné vers Tibor, La lumière des plafonniers fait resplendir la nuit somptueuse de ses cheveux, Lionel se lève, n'a que la force de s'appuyer des deux mains sur le bord de la table, et c'est à lui qu'elle sourit, c'est; Lionel qu'elle regarde, Il se redresse et, cette fois, il en est sûr, ce beau soleil noir, c'est Aurora, et avec elle toute la beauté du monde entre dans la salle, C'est Aurora qui marche aux côtés de Lazarik,*

*Albert Ayguesparse -18*

*Aurora qui sourit tendrement, Aurora dont il voit les mains nues, le visage nu,  
le trésor des longues jambes, des chevilles, Aurora, Il est sauvé, puisque c'est  
Aurora qui s'approche de lui, la seule Aurora,*

***(Les mal-pensants)***

### ***Le labyrinthe des***

*À l'ombre des murs créés  
Les statues lapidées de poussière  
sont debout dans l'oubli*

*Entre les déchirures du ciel  
brille le labyrinthe des vents*

*Les chemins de l'absence faufilent les arcades du temps  
refont surface dans les vignes*

*Hors du désordre du monde  
depuis un passé sans âge  
règnent les colonnes éblouies.*

***(Les déchirures de la Mémoire.)***

Toujours ce monde en voie d'anéantissement dans le «temps de la désolation». Et toujours ce regard de peintre symboliste qui encadre le sujet pour l'abstraire, pour en faire, quelque'il soit, l'allégorie de l'idéal et de sa ruine. Piliers, statues; pierre très dure et sa poussière; temple ou théâtre, désertés. Ainsi le poète de la dynastie Tang décrivait-il déjà l'orgueilleux palais impérial livré au chiendent. Vanité des vanités humaines. Que demeure-t-il? Le regard du poète, lui même passant sans autre temps que son poème. Et cependant, il reste une lueur, il se lève une

lumière, inhumaine, irradiée de l'autre côté du miroir, comme ressurgie d'une aube de submémoire et qui double les colonnes vaincues de colonnes divines.

Désormais, le monde, s'il est la déception du rêve d'un monde, s'il ne peut décidément que confirmer l'échec, que raviver sans cesse la terrible déception, ce monde est, sous une autre lumière – cela s'appelle sagesse, cela ne s'explique pas notre lieu de présence à l'autre monde.

### ***Eres de l'espace***

*La brûlure de l'espace  
et son immensité vaincue*

*Le reste est attente au monde  
un monde à venir auguré éclatant  
à la merci de la grâce*

*Point d'attache le soleil  
soutient la lourde panoplie  
des rouages des gravitations*

*On s'apprête à compter  
à rebours les ères dissoutes  
les appels qui travestissent  
chaque jour en énigmes*

*Toutes choses rêvent encore  
des saisons de la terre*

*Habite dans leurs flancs  
une autre éternité*

***(Les déchirures de la Mémoire)***

Superbe mouvement d'élévation, tranquille, sans heurts de colère ou de crainte. Si le poème est grain de sable, il l'est au sablier du Cosmos. Ainsi cette très vaste oeuvre poétique aura-t-elle embrassé tout le champ du possible humain, jusqu'à l'impossible de plus en plus probable. Et la forme toujours davantage se resserre, le lyrisme s'intériorise, en un poème vêtu de silence comme une pierre jetée à la neige éternelle.

### ***Le festin***

*Chaque jour improvise une chance de vivre  
un objet de bonheur tiré de la nuit  
une mémoire empli de source balbutiante  
des nourritures puissantes pour les convives  
un à un venus par les routes de neige  
quand au fond du pays le peuple des statues  
change l'heure de la marée des rêves  
les habitudes nocturnes des feuillages  
pour mieux voir du festin le sombre flamboiement*

***(Les déchirures de la Mémoire)***

### ***Sur l'autre versant***

*Soutirer de l'exode les alarmes  
dans la succession des jours  
refaire l'enchantement et le détruire  
pour se rendre égal à soi-même*

*A la dure pointe de l'existence  
tenir un pari sur l'inconnu  
jouer à l'oiseleur avec les mots*

*Mieux que par l'invention des âmes  
par les signes d'un au-delà piégé*

*hors l'imagerie des souvenirs  
pressentir l'amour avant l'amour*

*Improviser un espoir par saison  
en d'autres lieux partager  
la grâce d'une forêt d'automne*

**(L'autre versant)**



## *Synthèse*

Le poème d'Ayguesparse s'apparente par bien des points à l'opéra. L'importance de la musicalité, l'ampleur du décor et son caractère fatal lié à la fatalité du drame, enfin la dramatisation de la parole conçue comme un affrontement au monde.

*Dans la panne du silence, chaque chose  
prend sa place et l'homme entre  
avec lenteur au milieu du drame.*

*(Pour saluer le jour qui naît)*

Dans ses premiers recueils, Ayguesparse se fait surtout chantre de l'amour. Ce lyrisme amoureux culminera dans les amples strophes du **Vin noir de Cahors** (1957) qui témoigne du déchirement de l'exil loin de la femme aimée.

*Toujours seul, et sans toi ce monde ne m'est rien,  
Je ne reconnais plus ce pays charbonné  
À l'envers, dans la main de chair qui se souvient  
Du goût de plomb qu'avaient les plus claires journées*

Alternance de l'amertume et de l'espoir, de l'ombre et de la lumière, du néant et de l'amour. Il y a chez Ayguesparse des accents hugoliens dans son goût pour les oppositions violentes, pour les formules frappantes, comme gravées dans la pierre.

*Aveugles c'est toujours à la même disgrâce  
Que nous conduit l'imprévisible itinéraire  
Comme un tour de magie à la fin d'une fable.  
Voici la vaste énigme à notre vie mêlée.  
Il y a désormais un temps d'avant*

*Albert Ayguesparse -24*

*La grotte du néant abrite  
Le souffle divin des arcanes.*

*Que le soleil avant la mort est beau.*

Poésie âpre du vouloir-vivre, toujours marquée, et même lorsqu'elle chante l'amour, par l'indignation ou le désespoir au spectacle des misères, de l'hypocrisie, de la violence aveugle des guerres. On peut d'ailleurs reconnaître que les thèmes poétiques et romanesques de l'oeuvre d'Ayguesparse sont les mêmes : la passion contrariée, l'exaltation du solitaire face aux contraintes sociales, l'absurdité de la condition humaine, la haine de l'hypocrisie bourgeoise, la fraternité avec les humbles. Cette passion de l'authenticité, Ayguesparse ne cessera de la clamer dans une oeuvre poétique de plus en plus dure et dépouillée. Poésie de l'infiniment vaste et de l'être incarcéré dans son corps. Il y a chez Ayguesparse, au sein même de ses élans d'espoir, de ses ferveurs d'amour, une conscience bouleversante de la précarité des choses, de la vanité de tout prestige, de la faiblesse, voire du mensonge, des mots. C'est de cette douloureuse lucidité qu'il élève ses poèmes les plus prégnants. Poésie de la fragilité, de l'éphémère. Par la voix du poète se dit un couple voué au vieillissement et à la mort, rescapé d'un univers ruiné.

*Je voudrais te parler à bouche perdue  
Comme on parle sans fin dans les rêves,  
Te parler des derniers jours à vivre  
Dans la vérité tremblante de l'amour.*

***(Les armes de la guérison)***

Mais c'est sur cette déréliction que le poète érige sa cathédrale de mots. Le poème est la seule arme contre le temps qui fuit, contre l'érosion sociale, contre les dérobades du corps. Très haute idée de la poésie qui n'est rien moins que salvatrice. Le poète solitaire témoigne et exige, quand bien même il éprouve sa démarche comme absurde. Sa voix s'élève, solennelle ou rageuse, sur les ruines de l'orgueilleuse civilisation



occidentale, pour revendiquer le droit à la vie, à l'amour, à la vérité. Reviennent comme un leitmotiv les images de ruine, de destruction ou de lente corrosion, de lieux illustres désaffectés, de cités désertées, de temples en effondrement, avec les signes quotidiens de la perte, sueur, «entassement de bêtes tuées», statues démembrées, démence...

*Captif des routines carcérales,  
Une aube dans la tête,  
Tu écris l'histoire de fer  
D'un siècle de fables mortes.*

Plutôt que de simplifier en une distinction entre optimisme et pessimisme, il faut parler ici d'une énergie vitale qui se nourrit de l'échec, qui prend élan sur les défaites, qui rêve dans la clairvoyance.

La poésie d'Ayguesparse demeurera exemplaire d'un rêve humaniste fracassé - Sur le trottoir, un tourniquet de cartes postales rappelle que la seule vie à refaire est la vie rêvée - et plus largement de la révolte poétique de l'homme absurde. Elle a pris dans les années septante une exceptionnelle grandeur tragique, avec des recueils comme **Les armes de la guérison**, **Arpenteur de l'ombre**, **Sur les brisants du siècle**, développant à l'extrême un art de la métaphore proliférante et de l'allusion incisive, bridant son grand souf fle pour s'allier au silence où résonne le poème prophétique.

*Et pauvres nous mourrons, je puis te le prédire,  
Les mots qu'ici j'écris n'y changeront rien.  
Tout amour a ses lois, ses magies, ses désastres.  
Le nôtre, comme une eau qui passe fut sans secret.  
Une histoire comme tant d'autres, ni meilleure ni moins drôle.*

Simplicité déchirante. Le poète Ayguesparse non seulement restera mais ressuscitera bientôt dans les consciences exigeantes.

C'est à trente-huit ans qu'Ayguesparse, qui a déjà publié dix recueils de poèmes, aborde le roman avec un récit prolétarien, ***La main morte***. Dans un milieu ouvrier exploité par la bourgeoisie, un révolutionnaire tente d'organiser la révolte. Ce type de héros apatride, solitaire, incorruptible et cependant vulnérable, on le retrouvera dans le dernier roman d'Ayguesparse, ***Les mal-pensants***. Entre ces deux pôles de l'aventure romanesque, des paumés, des larves, de jeunes héros voués à l'échec, des vies perdues dans la médiocrité sociale ou dans l'aberration historique. Ce socialiste, nécessairement optimiste, a été l'un des grands dénonciateurs des impostures idéologiques. Son oeuvre romanesque se développe à la fois sur un plan historico-réaliste et dans l'exploration des méandres de la psychologie d'individus hantés par la passion.

***D'un jour à l'autre*** (1940) est la chronique d'une petite ville de province, sorte de noeud de vipères où s'exacerbent les jalousies, les rancunes, les vices, jusqu'à déboucher sur le crime. Satire cruelle d'un monde du faux-semblant; la respectabilité bourgeoise n'est qu'un paravent pour les bassesses de l'âme humaine.

En 1947, ***L'heure de la vérité*** manifeste la plénitude du talent romanesque d'Ayguesparse. Le roman se situe à Cahors, où l'écrivain a séjourné lors de la débâcle de 1940. Histoire d'un amour adolescent contrarié par les hypocrisies sociales, ***L'heure de la vérité*** est une oeuvre ardente, pleine de passion et de poésie. Le personnage de prédilection d'Ayguesparse y apparaît enfin dans toute sa ferveur et sa fragilité : le jeune homme en colère, avec sa soif de vérité, ses indignations généreuses, sa vulnérabilité. Au contraire de *D'un jour à l'autre*, le roman s'ouvre par la fuite du héros, qui se jette dans le tourbillon de l'action et renie l'univers bourgeois qui l'étouffait.

***Notre ombre nous précède*** se centre sur le drame d'un couple mal assorti : lui, jouisseur, volage, sans scrupule; elle, infirme, épousée pour son argent, vieillie prématurément, pitoyable. De cette union est né un fils anormal, géant obtus, débile et obsédé. L'intrigue se noue autour d'un mariage commandé par des intérêts économiques. Une fois de plus, par ce

roman dense, à l'atmosphère étouffante, Ayguesparse dénonce les tabous, les principes, les conventions de la société bourgeoise.

Dans *Une génération pour rien* (1954), le romancier aborde une question qui n'a cessé de hanter son engagement politique: quelle est la part de la responsabilité individuelle, de l'intelligence, voire du génie, dans le devenir de la société capitaliste? Cette vaste chronique de l'entre-deux-guerres est menée de bout en bout sur un rythme haletant. La tentative ambitieuse du jeune Le Vergeois, à force de se heurter aux obstacles sociaux va se muer en délire meurtrier. Roman de la jeunesse, de la course à la vérité, au bonheur, description lucide d'une énorme faillite.

*Le mauvais âge* (1959) reprend le thème de l'insoumission mais dégagé de la dimension historique du roman précédent. Histoire d'un amour malheureux qui se mue en folie meurtrière. L'individu est inéluctablement broyé par la société.

C'est avec *Simon-là-bonté* qu'Ayguesparse atteint au plus sombre de son exploration des âmes. Dans cette histoire d'un salutiste hanté par sa tentative de parricide et amoureux d'une prostituée, la lutte du Bien et du Mal débouche une fois de plus sur l'échec, le meurtre, comme une malédiction. Oeuvre terrible où se mêle réalisme et folie.

Avec *Les mal-pensants* (1979) Ayguesparse renoue avec ses héros de *L'heure de la vérité*. Un militant d'extrême--gauche, rescapé de la guerre d'Espagne, agent clandestin traqué à travers l'Europe, revoit sa vie, ses espérances, ses désillusions. Roman de l'angoisse des fins de parcours, illuminé d'un merveilleux portrait de femme.

L'oeuvre romanesque d'Ayguesparse propose une terrible dénonciation de la société bourgeoise mais cet aspect social cède toujours le pas au roman intérieur; un roman de la lutte des âmes plutôt que de la lutte des classes. Les personnages de prédilection sont les faibles, les vulnérables, les jeunes gens en lutte contre la société (incarnée par la

famille) mais aussi avec eux-mêmes, dans une indécision à se choisir. Il y a là un appétit de sainteté qui culmine dans **Simon-la-bonté**. Univers de la fureur de la crise. Chaque roman reprend sans cesse et approfondit le thème de l'individu aux prises avec ses mirages, la quête désespérée mais volontaire, frénétique, d'une identité. Ces héros sont à la recherche d'un graal que le monde dans lequel ils vivent leur refuse, peut-être parce que leurs âmes sont atteintes de la même souillure que celle qu'ils dénoncent autour d'eux.

Œuvre d'une puissance peu commune, inépuisable lieu de réflexion dont la subtile ambiguïté fait toute la prégnance.

On aurait pu croire qu'à l'approche de ses quatre-vingtdix ans, Ayguesparse s'arrête d'écrire ou se mette à se répéter, comme c'est souvent le cas. Il n'en fut rien. Au contraire. S'il renonce au roman (n'a-t-il pas d'ailleurs bouclé son cycle romanesque avec le point d'orgue des **Mal-Pensants**), il se consacre avec d'autant plus de ferveur, de rigueur et d'inspiration à la poésie. Et dès lors, chaque nouveau recueil de cet homme arrivé à *cet âge qu'on dit grand* (pour reprendre la formule de Franz Hellens) sera pour le lecteur une découverte. Comme si Ayguesparse sans cesse de recréait lui-même poète neuf en la page perpétuellement blanche, cette éternité où s'inscrivent les poèmes de l'aube. C'est **Lecture des abîmes**. C'est **Les déchirures de la Mémoire**. D'autres oeuvres, superbes, encore en manuscrit à l'heure où je les évoque. Ses vieux amis murmurent autour de lui, des murmures de surprise admirative. C'est qu'à chaque nouveau poème, on se prend à y voir le chef d'oeuvre surpassant ceux que l'on croyait des cimes définitives, insurpassables. Il y a chez le dernier, le nouveau Ayguesparse, une sorte de naturel de l'écriture, une de ces fluidités confondantes qui provoquent l'évidence poétique.

Jacques CRICKILLON  
Écrivain, professeur d'histoire  
des littératures au Conservatoire royal de Bruxelles

## ALBERT AYGUESPARSE : DE LA TRAVERSÉE DES ÂGES A L'AUTRE VERSANT

En 1992, quatre ans avant la disparition de l'auteur du « Vin noir de Cahors », Jacques Crickillon concluait ici son approche d'Ayguesparse par une allusion aux derniers travaux poétiques de cet écrivain, en notant : « s'il a renoncé au roman, (...), il se consacre avec d'autant plus de rigueur et d'inspiration à la poésie ».

Notée par un critique-poète qui fut si proche d'Ayguesparse, cette évidence poétique traverse avec une intensité à la fois constante et constamment renouvelée les deux derniers recueils parus depuis lors ; le premier, « La traversée des âges » aux Editions de l'Arbre à paroles, en 1992 ; le second, en 2001 aux éditions du Taillis-Pré et que, exécuteur testamentaire du poète, j'ai baptisé « L'autre versant ».

C'est donc bien cette parole ultime d'un poète nonagénaire et merveilleusement jeune sur le plan de l'écriture que je vais à présent brièvement évoquer.

À l'insu, sans doute, de leur auteur, les derniers recueils parus du vivant d'Ayguesparse obéissent à une étrange magie des chiffres, tout autant qu'aux chiffres magiques : le trois et le cinq.

Le trois, car, dans son grand âge, de 1987 à 1992, le poète a fait paraître trois recueils : *Lecture des abîmes*, *Les déchirures de la mémoire* et *La traversée des âges*.

Or, ce troisième livre, est lui-même divisé en cinq parties : *Du côté éphémère du monde*, *Les complicités des songes* (une suite parue précédemment déjà chez le même éditeur), *D'une autre saison*, *Les voix partagées* et *Dans une lumière d'ailleurs*. En outre, les textes poétiques (entre neuf et treize par sous-section) qui forment ces cinq cercles sacrés nous éclairent sur trois mondes distincts et complémentaires, traversés par

l'active méditation du poète : le présent, le futur, le passé. Trois couleurs psychologiques nettement cernées.

Le présent est un miroir fait à la fois de solitude et d'usure. Usure répétitive d'une vie quotidienne qui, vainement, attend la venue des miracles impossibles, des éblouissements improbables; le futur, lui, entrevu comme par effraction, porte en son sein les voix de la nuit, les menaces de l'Obscur. Enfin, le passé est image de limpidité, celle de jours d'enfance tenus dans une immobile et sereine clarté.

*Amis morts à vous souvent je songe  
à votre silence qui imite les statues  
la solitude dans l'oubli sans nom  
(...)*

*Je ne demande plus à l'homme de se sauver  
de traverser l'horizon d'un pas léger  
de passer l'existence entre deux rives  
(...)  
mais de me faire entendre entre mille autres  
enrouée de repentirs la seule voix du futur.*

On l'aura deviné, *La traversée des âges* est un lieu clos où s'affrontent tous les paradoxes de la condition humaine et les poèmes, en lutte avec eux-mêmes, y attestent d'une oscillation constante entre l'angoisse et la sérénité, l'ombre et la lumière, le silence et la parole.

Depuis toujours, on sait que la parole poétique d'Ayguesparse ne cède jamais à la gratuité. Dès lors, *La traversée des âges* contient et abrite tous les grands thèmes qui sous-tendent à la fois une vie et une démarche d'écriture, l'une, chez lui, n'allant pas sans l'autre. Ces thèmes générateurs de l'acte poétique, j'en ai découvert quatre principaux : la solitude, d'abord – et c'est à la fois le plus intense et le plus permanent – ; une solitude, non pas individuelle ou anecdotique, mais bien essentielle,

ontologique. Deuxième thème, connexe : l'errance ; et voici pour les forces de l'ombre. Mais apparaissent aussi en filigrane les puissances libératrices de la lumière, escortées de deux thèmes tout aussi essentiels : l'aube, d'abord et tout le ruissellement métaphorique qu'elle suscite : le matin, l'éveil, ce moment miraculeux renouvelé chaque jour au cœur duquel, écrit le poète, «L'air n'a pas encore pris un goût de soupçon». Second thème, apparenté à la lumière : l'amour, ce talisman protecteur contre l'absurdité du monde, véritable «arme de la guérison», pour évoquer un des livres les plus riches d'Ayguesparse. Voici un bref écho de cette confession déchirante d'un poète qui a beaucoup vécu, et qui se souvient.

*Même si l'amour a cessé pour lui  
d'avoir la limpidité d'une eau sans fin  
il continue à croire aux miracles.*

À côté de ce qu'on pourrait appeler, d'un terme un peu scolaire, le «fond» de ce recueil s'imposent quelques remarques sur la manière dont y fonctionnent les éléments formels.

Et à ce point de vue, et cela me semble avoir été peu signalé jusqu'ici, on verra ici que le décor où se situent ces fragments de sensibilité que constituent les éclats de poésie, est et demeure essentiellement urbain. Alors que tant d'écrivains contemporains d'Ayguesparse – je songe, par exemple, à ses amis Bernier et Vandercammen – sont en contemplation devant les grands cycles naturels, Ayguesparse balise son chemin poétique de routes, de rues, de chambres, d'affiches arrachées sur les palissades, de places, de fontaines et, ce, tout particulièrement dans les derniers recueils parus. Cette présence quasi matérielle des travaux et des destructions de l'homme donne à l'œuvre poétique d'Ayguesparse une modernité, une proximité dont je vois peu d'exemples au sein de sa génération.

*La clé d'ombre pour ouvrir les serrures  
Une porte béante sur un passage sauvé*

*laisse pénétrer à regret une lumière d'ailleurs  
entre les cloisons plantées de guingois*

*Cette chambre de servante n'a pas d'histoire  
quelques lettres d'amour à l'abri d'un tiroir  
dissimulent l'empreinte des larmes  
à l'occupant de passage qui s'étonne  
de dormir entre ces meubles vendus à l'encan*

Si on pénètre plus avant dans ce recueil, on verra que les cinq grands mouvements qui le constituent obéissent à une rigoureuse structure.

Au départ, avec *Du côté éphémère du monde*, surgit la difficulté d'être et de vivre, voire même de survivre, au sein d'un monde, sinon écroulé, tout au moins livré aux pires dérégulations.

Comment, s'interroge le poète, échapper non pas au monde – jamais il n'est question d'une telle fuite chez Ayguesparse – mais à l'éphémère, à la vacuité du monde ? Le second mouvement de cette belle symphonie, *Les complicités des songes*, indique une double issue : l'une vers le songe et l'autre vers le passé quand, écrit Ayguesparse, « par l'entrée mal fermée du domaine en ruine/ s'évadent les gibiers du sommeil retrouvé ».

Mais Ayguesparse n'est pas homme à se complaire dans les miroirs révolus d'un passé hors d'atteinte. Troisième acte de son théâtre d'ombres et de lumières : *D'une autre saison*, qui constitue un des moments les plus intenses du livre, avec une suite de réflexions existentielles constamment traversées par le thème du clair-obscur.

Les quatrième et cinquième parties du recueil se fondent en une étrange harmonie : en achevant ce livre-clé, Ayguesparse pénètre d'une manière de plus en plus aiguë et profonde au cœur des drames intimes, dans tous les chaos au milieu desquels, telle une craintive lumière, surgit peu à peu une issue à la fois merveilleuse et bouleversante



*Des choses vivantes je prends la mesure  
et dresse du futur l'inventaire fallacieux  
avant de connaître l'étendue du sacrifice  
des capitales foudroyées par la guerre  
J'invente en secret le plus beau mensonge  
pour retrouver parmi les vitres éclatées  
la lumière intérieure d'un sourire oublié*

Cette «lumière intérieure», au sein de laquelle se conclut le testament du poète, elle imprègne et inonde la trentaine de textes, laissés inédits à son décès, et publiés sous un titre emprunté à l'un d'entre eux. On verra ici que cet «autre versant» constitue un titre allant de soi pour traduire la dernière grande mutation d'Ayguesparse.

On sait que Braque termina sa vie en peignant les objets les plus proches et les plus quotidiens de son atelier. Dans «L'autre versant», Ayguesparse, en une démarche similaire, vient, la lampe au poing, rôder au plus près de lui-même, dans l'extrême proximité de la tragédie et de l'espoir intimes. Comme si, au seuil de l'autre vie, le poète avait décidé, en guise de bilan, de se parler à lui-même et à lui seul.

Cette secrète atonalité, cette poésie dont les balancements deviennent imperceptibles, toute en ellipse et en graphismes vigoureux, elle va dresser une dernière fois le cadastre d'une voie dilatée par la parole, autant que justifiée par elle.

*Entouré de voix intérieures  
d'emblée j'entre dans les ténèbres*

*L'issue des démêlés se joue  
à vrai dire à bout d'expédients*

*Comment parvenir sans revers  
aux approches de l'énigme*

*A mesure que grandit la dérision  
le sort de la réussite s'éteint*

*Avant que ne s'achève la nuit  
s'allumeront après la mort longtemps encore  
ces chambres où le prodige de vivre s'impose*

Arpenteur de tout un siècle, Ayguesparse aura parcouru les grands moments de notre siècle, à la fois sans amertume et sans illusion. Par son œuvre poétique, il aura engagé un double dialogue : d'abord, en interpellant les hommes de son temps, par le biais d'une Parole certes fabuleuse mais, aussi, proche et fervente ; ensuite- et ceci reste à la fois fondamental et davantage inscrit au cœur de ses œuvres testamentaires- en plongeant sans cesse au fond de lui-même pour ramener, du cœur de la conscience humaine, tous les reflets, tout le poids des interrogations, toutes les lumières de l'espoir, toutes les ombres des deuils et des désillusions.

L'homme intérieur et l'aventure humaine en son entier, voici les véritables miroirs traversés, d'âge en âge, par la sensibilité d'un poète en état d'éveil extrême. Un poète qui, loin des jongleries et autres jeux verbaux où beaucoup se complaisent, a réussi, tout en préservant les miracles de la poésie, à parler à hauteur d'homme, comme à visage découvert.

Jean-Luc Wauthier (2002)